

« A PROPOS DES PROPOS SUR LE BONHEUR »

conférence de Georges Pascal à l'A.G. du 30 novembre 1991

Divers témoignages nous assurent qu'Alain n'aimait pas beaucoup ses *Propos sur le bonheur*. M. Laffay se souvient de l'avoir entendu dire que « ça ressemblait à la méthode Coué ». On sait que cette fameuse méthode reposait sur l'autosuggestion et la répétition. Un dessin du *Canard enchaîné*, en 1936, l'illustre : on y voyait Mussolini en train de faire de la gymnastique devant un miroir tout en se répétant : « J'aurai la peau du Négus », « J'aurai la peau du Négus », « J'aurai la peau du Négus »... Et il est bien vrai que lisant les *Propos sur le bonheur*, on peut avoir l'impression d'être en présence d'un homme qui cherche à se persuader qu'il est heureux et ne perd pas une occasion de se le répéter.

L'effet de répétition était inévitable dans un recueil de Propos consacrés à un sujet très précis. La littérature, la religion, la politique, l'éducation posent des problèmes très nombreux et très divers et peuvent donc donner lieu à des recueils de Propos d'où les répétitions sont pratiquement exclues. Quand on traite du bonheur, il y a sans doute différentes approches du sujet, mais c'est toujours le même sujet, bien délimité et, somme toute, assez étroit. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver tout au long des Propos sur le bonheur, non seulement les mêmes thèmes, mais souvent les mêmes exemples et, parfois, les mêmes formules.

Quant à l'autosuggestion, ce n'est peut-être que la traduction simpliste et caricaturale d'une gymnastique d'esprit qu'Alain conseille en effet de pratiquer. Il est assez clair que les discours qu'un homme se tient à lui-même ne sont pas étrangers à la façon dont il se comporte. On parle beaucoup aujourd'hui du « mental » d'un sportif pour désigner les dispositions d'esprit qui jouent un rôle essentiel, pense-t-on, dans ses performances ou ses contre-performances. Le champion qui déçoit dit volontiers que « c'est dans sa tête que cela ne va pas » et à ses yeux, curieusement, c'est une sorte d'excuse. C'est la raison pour laquelle, sans doute, on a substitué le mot « mental » à celui de « moral », que l'on employait autrefois dans les mêmes circonstances, et qui répondait mieux à l'idée d'Alain. Le « mental » échapperait à notre contrôle, tandis qu'on se sentirait plus ou moins responsable de son « moral ». Les *Propos sur le bonheur*, précisément, s'efforcent de montrer qu'il dépend de l'homme d'avoir de bonnes ou de mauvaises dispositions d'esprit et que c'est en quelque sorte une question de morale plutôt que de psychologie.

Notons aussi que les 93 Propos retenus dans l'édition Gallimard de l'ouvrage (1928) ont été écrits entre 1906 et 1926 et que de nombreux autres, postérieurs à 1926, pourraient figurer dans une nouvelle édition du même recueil. Je pense en particulier à trois textes, datés de mars 1930, de janvier 1933 et de janvier 1934, publiés dans le second volume de Propos de la Pléiade, où se trouvent repris bon nombre de développements des *Propos sur le bonheur*. Rappelons

également que dans la série « Esquisses d'Alain », le troisième volume a pour titre *La recherche du bonheur* et qu'il comporte un ensemble de textes groupés autour des notes d'un cours sur ce sujet, professé par Alain au Collège Sévigné en 1922-1923. C'est assez dire que le thème du bonheur n'est pas accidentel ou accessoire, chez Alain, et qu'il peut être intéressant d'essayer de le situer exactement dans sa philosophie, sans se laisser abuser par l'apparence d'une sagesse courte et un peu facile que peut offrir le recueil des *Propos sur le bonheur*.

Malgré son goût pour les « séries », Alain ne semble pas avoir pris en considération la série classique « plaisir, joie, bonheur ». C'est que, toujours soucieux du langage commun, il voyait bien que ces différents termes ne sont pas toujours distingués dans l'usage. Et lui-même, le plus souvent, use indifféremment de l'un ou de l'autre. Traitant de Spinoza, dans les « Matériaux pour une doctrine laïque de la sagesse » (*Revue de métaphysique et de morale*, novembre 1899), il traduit par « plaisir » le terme spinoziste de *titillatio* et par « joie » celui de *laetitia* et, ailleurs, il traduit par « bonheur » la *beatitudo* du dernier théorème de *l'Éthique*, mais la suite des trois termes ne lui inspire pas de réflexions particulières et il identifie le plaisir et la joie, ainsi que nous y invite d'ailleurs Spinoza qui définit le plaisir comme « une affection de la joie, rapportée à la fois à l'âme et au corps » (*Éthique*, III, 11, scolie). Aussi voit-on, dans les *Propos sur le bonheur*, que les mots *plaisir*, *joie* et *bonheur* expriment souvent la même idée. Par exemple, dans le *Propos* qui commence par « Il y a de merveilleuses joies dans l'amitié », c'est de « bonheur » qu'il est question un peu plus loin (P.B. LXXVII). Ailleurs, contestant l'idée que « le bonheur nous fuit toujours », il invoque le « plaisir » d'être latiniste ou musicien (P.B. XLVII). Il traduit la même formule célèbre d'Aristote, tantôt par : « les plaisirs sont les signes de puissances » (P.B. XLVII, 15 septembre 1924), tantôt par : « le bonheur est le signe des puissances » (P.B. LXXXVIII, 12 septembre 1923). Et dans un autre recueil, il écrit très explicitement « le plaisir, ou la joie, ou le bonheur, comme on voudra le nommer [...] » (*Esquisses de l'homme*, LXVII, 16 novembre 1929). De même, dans *La recherche du bonheur*, la quatrième leçon du cours, intitulée « Bonheur et plaisir » lie fortement les deux termes.

Dans l'usage courant, cependant, le mot plaisir prend parfois un sens plus précis, désignant une espèce plus particulière de plaisirs, qu'on appelle généralement les plaisirs des sens et qui sont directement liés à la satisfaction d'un besoin ou d'un désir ; c'est à ce type de plaisirs que pense Baudelaire quand il écrit, dans « Le voyage » :

Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais...

Et bien entendu, ce sens se retrouve aussi chez Alain, qui distingue alors très nettement plaisir et bonheur. C'est le cas, par exemple, de ce *Propos sur le bonheur* qui a pour titre « Agir » : « On lit partout, dit Alain, que les hommes cherchent le plaisir ; mais cela n'est pas évident ; il semble plutôt qu'ils cherchent la peine et qu'ils aiment la peine. Le vieux Diogène disait : " Ce qu'il y a de meilleur, c'est la peine. " On dira là-dessus qu'ils trouvent tous le plaisir dans cette peine qu'ils cherchent ; mais c'est jouer sur les mots ; c'est bonheur et non plaisir qu'il faut dire ; et ce sont deux choses très différentes [...]. » Un peu plus loin, il dit, en parlant d'Hercule : « dès qu'il fut amoureux, il sentit son propre esclavage et la puissance du plaisir ; tous les hommes sont

ainsi; et c'est pourquoi le plaisir les rend tristes» ou encore : « l'avare se prive de beaucoup de plaisirs, et [...] se fait un bonheur vif, d'abord en triomphant des plaisirs... » (P.B., XLII, 3 avril 1911). C'est dans le chapitre de La recherche du bonheur auquel nous avons fait allusion tout à l'heure qu'Alain est le plus explicite sur cette question de vocabulaire : il distingue, en effet, du vrai plaisir, plaisir supérieur qui se confond avec le bonheur, des plaisirs inférieurs ou extérieurs, qui ne donnent qu'un bonheur d'apparence ou, comme il dit, un « bonheur de vêtement » (op. cit., p. 21). Il reste qu'il emploie souvent, sans autre précision, les mots plaisir et bonheur, mais le contexte ne laisse jamais subsister d'ambiguïté sur le sens qu'il donne à ces termes. Par exemple, quand il écrit, dans les *81 Chapitres sur l'esprit et les passions* (in P.S., p. 1 192) : « le gymnaste a du bonheur à sauter, et le coureur à courir ; le spectateur n'a que du plaisir », il est clair qu'il aurait aussi bien pu parler du plaisir du gymnaste, en entendant par là un plaisir supérieur, tandis que le plaisir du spectateur est un plaisir inférieur et extérieur.

Mais si le bonheur authentique est lié aux plaisirs supérieurs - « plaisir de comprendre, de deviner, de chasser, de vaincre » (*Recherche du bonheur*, p. 21) -, il est cependant autre chose en ce sens qu'il « dépend bien plus de notre disposition intime, et moins des objets et des êtres qui nous entourent » (*Définitions*, article « Plaisir »). Cette notion de « disposition intime », essentielle dans les *Propos sur le bonheur*, permet de mieux comprendre en quel sens Alain pouvait dire à son ami Lucien Fabre que « la philosophie n'est que la recherche du bonheur » (Voir *La Nouvelle Revue Française*, septembre 1952, p. 207).

Pour Alain, en effet, la philosophie est d'abord une « disposition de l'âme » (*Définitions*, article « Philosophie »). On connaît la célèbre définition qu'il en donne au début des *81 chapitres* : « C'est, aux yeux de chacun, une évaluation exacte des biens et des maux ayant pour effet de régler les désirs, les craintes, les ambitions et les regrets » (in P.S., p. 1072). La philosophie a donc bien pour effet, sinon pour fin, un art de vivre et cet art de vivre consiste en une disposition de l'âme que l'on peut appeler sérénité, ou bonheur. Le sens commun ne donnerait pas le nom de philosophe à un homme que ses réflexions rendraient malheureux. Alain le souligne dans l'un des *Propos sur le bonheur* (LXIII, 26 octobre 1907) : « le commun langage a toujours nommé philosophes ceux qui choisissent en toute occasion le meilleur discours et le plus tonique ». Et dans son article sur « la joie selon Spinoza » de la *Revue de métaphysique et de morale*, il dénonçait « ceux qui gémissent » et ceux qui « sont inquiets tant qu'ils n'ont pas d'inquiétude, et ne se rassurent que s'ils traversent quelque crise de tristesse et de découragement de laquelle ils croient sortir comme purifiés » (R.M.M., novembre 1899, p. 760). Alain dit bien, dans l'Avant-Propos des *Saisons de l'esprit*, qu'il y a une « philosophie pétrée » et une « philosophie heureuse » - la sienne -, mais il est clair que, pour lui, la première n'est pas une authentique philosophie.

Philosophie heureuse, ce n'est pas la même chose que philosophie du bonheur. Alain n'est pas eudémoniste, en ce sens qu'il ne propose pas le bonheur comme fin des actions humaines. Il soutient même, dans les *Propos sur le bonheur* (LXXXVII, 18 mars 1911) que « dès qu'un homme cherche le bonheur, il est condamné à ne pas le trouver » et que « le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherchée ». Sa philosophie est, comme toute

philosophie, une réflexion sur la condition et la destinée humaines. Mais cette réflexion, telle qu'il la conduit, a précisément pour effet d'assurer le bonheur de l'homme. « Assurer » est peut-être, d'ailleurs, un bien grand mot. Alain n'ignore pas qu'il est des circonstances où le malheur qui frappe l'homme ne relève guère d'un traitement philosophique. Dans *La Recherche du bonheur* (p. 36), il note que Platon « n'arrive pas à prouver que le juste et le sage sont heureux dans les tourments ». Dans le même ouvrage, il imagine le cas d'un homme invité à témoigner contre le fils d'un de ses amis, auteur d'une action vile : « il faut briser l'amitié », dit-il, ce qui signifie - notons-le au passage - que le souci du bonheur n'est pas premier, mais surtout la façon dont il présente l'exemple montre bien qu'Alain a un sens exact des réalités; il écrit, en effet : « Le fils d'un de vos amis (je ne dis pas le vôtre, car le bonheur est alors ruiné de toute façon)... » (p. 16). L'idée que « cette vie n'est pas un paradis », comme il est dit dans *Histoire de mes pensées* (A.D., p. 204) n'est pas de celles qu'on trouve souvent reprises dans les *Propos sur le bonheur*, mais elle n'en est pas absente. Dans le quatre-vingt onzième *Propos* (8 septembre 1910), par exemple, il laisse aux stoïciens la tâche d'enseigner « l'art d'être heureux quand le malheur vous tombe sur la tête » ; dans le *Propos* suivant (XCII, 16 mars 1923) il reconnaît qu'« il y a sans aucun doute des événements insurmontables et des malheurs plus forts que l'apprenti stoïcien » et il ajoute : « le malheur, l'ennui et le désespoir sont dans l'air que nous respirons tous ». Paradoxalement, du moins en apparence, les *Propos sur le bonheur* reposent sur un fond de pessimisme qui tient à ce que l'on appellerait aujourd'hui la dérélition de l'homme.

« Nul au monde ne nous a rien promis » écrivait déjà Alain dans les *Cahiers de Lorient* (II, p. 43) vers 1904-1905, et quarante ans plus tard, réfléchissant sur la révolte kierkegaardienne, il notait dans son Journal : « Faut-il répondre à tout ? Que répondre au simple soldat qui se voit sacrifié ? Il ne faut rien répondre. Telle est la situation humaine. Avoir un corps, c'est être jeté dans une aventure où l'on ne trouvera ni secours ni consolation » (Revue *La Table Ronde*, novembre 1955). Et l'on sait que, parlant de la vie de George Sand, il disait qu'elle était « médiocre, déformée, manquée comme est toute vie » (*Propos de littérature*, LXIII, le 10 octobre 1928).

Alain n'a évidemment jamais considéré que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Mais il ne croit pas pour autant que l'homme doive s'abandonner au désespoir. Les *Propos sur le bonheur* ont précisément pour objet de montrer comment, en l'absence de tout secours extérieur, l'homme peut trouver en lui-même les ressources nécessaires pour surmonter, sinon les grands malheurs inévitables, du moins ce qu'on pourrait appeler le malheur ordinaire. Quand il parle d'enseigner l'art d'être heureux, il précise bien que c'est « l'art d'être heureux quand les circonstances sont passables » (P.B. XCI, 8 septembre 1910). Ambition modeste, à première vue, mais qui suppose qu'on accorde au bonheur, même ordinaire, un certain prix, ce qui n'est pas le cas dans tous les systèmes philosophiques. Dans son cours sur « la recherche du bonheur », Alain consacrait une leçon aux rapports de la morale et du bonheur. Il montrait que d'un côté, avec Kant, « la recherche du bonheur ne mérite ni l'admiration, ni même l'estime » et que, d'un autre côté, avec les Utilitaristes, « le bonheur personnel est en quelque sorte rabaisé devant le bonheur d'autrui »; et il concluait : « Cependant les mœurs ici résistent, ce qui prouve, et ce n'est pas étonnant, qu'aucun système de morale n'enferme tout l'homme » (R.B., p. 14-18). On trouve un écho de ces analyses dans le

quatre-vingt neuvième des *Propos sur le bonheur* (5 novembre 1922) : « Les sages d'autrefois cherchaient le bonheur ; non pas le bonheur du voisin, mais leur bonheur propre. Les sages d'aujourd'hui s'accordent à enseigner que le bonheur propre n'est pas une noble chose à chercher, les uns s'exerçant à dire que la vertu méprise le bonheur, et cela n'est pas difficile à dire ; les autres enseignant que le commun bonheur est la vraie source du bonheur propre, ce qui est sans doute l'opinion la plus creuse de toutes ». Aux yeux d'Alain le bonheur n'est certes pas une fin en soi, mais il n'en est pas méprisable pour autant. On peut même dire que « bonheur est vertu » et qu'il y a un « devoir d'être heureux » (C'est le titre de deux des *Propos sur le bonheur*, LXXXIX, 5 novembre 1922, et XCII, 16 mars 1923). Nous le comprendrons mieux en essayant de préciser pourquoi la philosophie d'Alain se trouve être une philosophie heureuse.

Kant disait que, finalement, toute la philosophie est un effort pour répondre à la question : « Qu'est-ce que l'homme ? » Et c'est, en effet, une certaine idée de l'homme qui est au centre de la philosophie d'Alain et qui en fait une philosophie heureuse. En évoquant sommairement quelques-uns de ses principaux aspects, nous retrouverons aisément les grands thèmes des *Propos sur le bonheur*.

Nous savons déjà que l'homme ne peut compter sur aucun secours extérieur. Le *Propos XXV* (7 novembre 1922) nous le rappelle : « Tout est contre nous ; disons mieux, tout est indifférent et sans égards. » Dans ce monde qui ne nous veut ni bien ni mal, « l'homme n'a de ressource que dans sa propre volonté ». Mais ce n'est pas peu. Les *Propos sur le bonheur*, en effet, nous montrent ce que peut la volonté et comment on doit s'en servir pour vivre heureusement sa vie. Ils pourraient avoir pour sous-titre : « Du bon usage de la volonté ». Et cela suppose évidemment une description exacte de la condition humaine, une anthropologie au sens kantien du terme. On sait que, souvent, quand il veut dire comment est fait l'homme, Alain s'inspire de Platon : tête, coeur et ventre, ou raison, passions et appétits sont des termes familiers à ses lecteurs. Or, ce sont des termes qu'on ne rencontre pas dans les *Propos sur le bonheur*. Sans doute conviennent-ils à une description en quelque sorte objective de l'homme, telle qu'on la trouve dans des recueils comme *Esquisses de l'homme* ou *Les saisons de l'esprit* et dans des ouvrages comme *Mars* ou *Préliminaires à la mythologie*. Mais ici l'étude de l'homme est « tournée vers ce qui doit produire la sagesse dans la vie », selon la définition que donne de l'Anthropologie morale de Kant le *Vocabulaire* de Lalande, et c'est de Descartes qu'Alain s'inspire et se réclame de façon explicite, plus précisément de ce qu'on appelle le « *Traité des passions* ».

Ce que l'on trouve, en effet, dans *Les Passions de l'âme*, c'est l'analyse de cette étroite couture du corps et de l'esprit dont parlait Montaigne et qui permet, selon Alain, de comprendre à la fois l'esclavage et la liberté de l'homme, les deux étant inséparables parce que la volonté n'a de prises que sur un donné. Ce donné, c'est le mécanisme du corps humain, c'est-à-dire un ensemble de mouvements qui expriment l'état du corps et la situation dans laquelle il se trouve. Le mérite de Descartes est d'avoir montré que ces mouvements aveugles changent nos pensées, qui sont alors exactement des passions de l'âme : « Il a fait voir, dit Alain, que la passion, quoiqu'elle soit toute dans un état de nos pensées, dépend néanmoins des mouvements qui se

font dans notre corps » (P.B. VI, 9 mai 1911). Le plus simple de ces mouvements est celui qui est connu depuis Broussais sous le nom d'irritation et qui n'est que l'irradiation, plus ou moins désordonnée, d'une excitation quelconque, mettant tout le vivant en alerte. Mais le double sens du mot irritation suggère bien que ce désordre physiologique ne va pas sans un certain trouble dans les pensées. Ce n'est pas par hasard que les premiers des Propos sur le bonheur insistent sur ce phénomène, car il permet de dégager une des idées directrices de l'ouvrage, qui est de renvoyer au corps ces états d'âme qui sont des passions et non des pensées. C'est ce que résume le célèbre « Cherchez l'épingle », par quoi se termine le premier Propos, consacré à Bucéphale, le cheval qu'Alexandre délivra de la peur de son ombre en le mettant face au soleil : « Ainsi, remarque Alain, l'élève d'Aristote savait déjà que nous n'avons aucune puissance sur nos passions tant que nous n'en connaissons pas les vraies causes » (8 décembre 1922).

C'est à cette connaissance des vraies causes que s'attachent un bon nombre des Propos sur le bonheur. Et, bien entendu, c'est d'elle que découlent les règles de conduite que conseille Alain : puisque les passions consistent essentiellement en des mouvements du corps, ce n'est pas par des raisonnements, mais par d'autres mouvements du corps que l'on se délivrera des passions. D'où la vertu de la prière, de la gymnastique et de la musique.

Mais derrière la formule bien connue : « le maître de philosophie vous renvoie au maître de gymnastique » (P.B. XVI, 16 mars 1922), il y a encore une autre idée, qui est essentielle chez Alain, c'est que nous devons chercher le vrai d'un homme dans ses pensées et non dans ses passions. Comprendre que les discours d'un homme emporté, par exemple, sont purement mécaniques, c'est une manière de se délivrer de misanthropie et de mieux reconnaître son semblable, « un animal qui a charge d'esprit » (P.B., LXXI, 8 avril 1922). Ce refus de donner un sens à des paroles et à des actes qui n'expriment rien d'autre que des mouvements du sang, de la lymphe et de la bile, est lui-même lié à un autre thème important de la pensée d'Alain, qui est celui du rôle des signes dans le monde humain. Notre première expérience est celle de la toute-puissance des signes et « les hommes ont vécu pendant des siècles de siècles d'après des signes » (P.B. LXXXI, 20 décembre 1926). Or, les signes, qui ne peuvent rien sur les choses, ont un immense pouvoir sur les hommes : « nos semblables ont grande puissance sur nous, par leur présence seule, par les seuls signes de leurs émotions et de leurs passions » (P.B. VIII, 20 février 1923). C'est que les signes sont en quelque sorte contagieux ; ils engendrent, notamment, cette effervescence d'où sortent les guerres (cf. P.B. LXIV, 8 mai 1913). La vie en société suppose donc que les signes troublants ou alarmants soient maîtrisés, ce qui explique l'importance que les Propos sur le bonheur accordent aux cérémonies et à la politesse. « Qui est poli est politique », dit Alain (P.B. XCIII, 29 septembre 1923), c'est-à-dire capable de vivre en bonne harmonie avec ses semblables, comme le signifie l'autre nom de la politesse, qui est « savoir-vivre » (P.B. XC, 10 avril 1923). Et c'est toujours gymnastique, autrement dit maîtrise de soi.

Toutes ces analyses relèvent évidemment de la conception cartésienne de l'union de l'âme et du corps. Mais on trouve aussi dans les Propos sur le bonheur une idée qui n'est pas dans Descartes, pour qui la joie est une passion, c'est que les passions sont naturellement tristes (P.B. LVII, 5 octobre 1909). Cette divergence s'explique par le souci d'Alain de définir la passion en

tenant compte du double sens du verbe pâtir, qui signifie à la fois subir et souffrir. Et nous touchons ici à ce qui est peut-être le centre des Propos sur le bonheur, qui se résume par la formule : « c'est dans l'action libre qu'on est heureux » (P.B. LXXXVII, 18 mars 1911).

Aux yeux d'Alain, en effet, la passion est triste parce que l'homme n'est pas fait pour subir, mais pour agir. Dès que l'homme s'abandonne au lieu de se conduire, il est malheureux. Cela est remarquable déjà au niveau de la simple humeur, qui est toujours mauvaise si on ne la redresse. C'est en ce sens que « le pessimisme est d'humeur » (P.B. XCIII, 29 septembre 1923). Comme l'avait bien vu Hegel, qu'Alain invoque dans un autre Propos (P.B. XXXVI, 10 septembre 1913), « l'âme immédiate, ou naturelle, est toujours enveloppée de mélancolie et comme accablée ». Dans la passion proprement dite, le malheur est redoublé en quelque sorte par la conscience que l'homme prend de son impuissance. Le passionné se dit : « Ma passion, c'est moi ; et c'est plus fort que moi » (P.B. VI, 9 mai 1911). De là ce fatalisme, où Alain voit « le vrai mal en ce monde » (*Mars*, XCIII). Il faudra sans doute attendre les sévères méditations des *Entretiens au bord de la mer* pour trouver une discussion de fond de la doctrine fataliste, car cette discussion suppose toute une théorie de la connaissance que pouvaient difficilement accueillir les Propos. Mais certains de ses éléments essentiels n'en sont pas moins présents dans les Propos sur le bonheur. Il y est montré, par exemple, et à plusieurs reprises, que le fatalisme est lié à des idées fausses concernant le temps, et plus spécialement l'avenir, et qu'il résulte aisément d'une mauvaise compréhension de ce qu'on appelle le déterminisme. C'est ainsi que le vingt-quatrième Propos, daté du 28 août 1911, commence par cette phrase qui résume quelques développements essentiels des *Entretiens au bord de la mer* : « Tant que l'on n'a pas bien compris la liaison de toutes choses et l'enchaînement des causes et des effets, on est accablé par l'avenir ». Mais ce que les *Propos sur le bonheur* s'attachent surtout à mettre en évidence, c'est que le fatalisme n'est pas seulement une erreur, mais une faute, et même, comme il est dit dans l'Avant-Propos du Cours sur la conscience morale, « la première faute et la faute des fautes » (*La conscience morale*, p. 2).

La foi en la liberté est ce qui seul donne un sens et un prix à la vie de l'homme. Il s'agit bien d'une question de foi, car les preuves, s'il y en a, sont toutes contre. C'est en ce sens que, si le pessimisme est d'humeur, « l'optimisme est de volonté » (P.B. XCIII, 29 septembre 1923). Cela signifie qu'entre le pessimisme fataliste et la liberté, il faut choisir, et qu'en choisissant la liberté, l'homme choisit en même temps le bonheur.

En effet, de même que la passion est liée à la tristesse, la joie est liée à l'action, en entendant par action, évidemment, l'action libre. C'est d'Aristote qu'Alain s'inspire ici et de la célèbre formule selon laquelle « le plaisir s'ajoute à l'acte comme à la jeunesse sa fleur ». Ce texte ne se rencontre pas dans les Propos sur le bonheur, où l'on peut lire seulement que « le plaisir accompagne l'action » (P.B. XLV, 5 février 1913), mais il est longuement commenté dans *La recherche du bonheur* (p. 21 et 24) et il est implicite dans tous les Propos où Alain montre que le coureur, le boxeur, l'alpiniste, et même l'avare, sont heureux parce qu'ils développent leur puissance propre (P.B. XLI, 3 octobre 1921; XLII, 3 avril 1911; XLIII, 21 février 1910; XLIV, 30 novembre 1922). Si «c'est la peine qui est bonne», comme disait Diogène (P.B. XLIV, 30

novembre 1922; XLVII, 15 septembre 1924), c'est parce que l'action véritable suppose un effort, une difficulté à vaincre, et que ce sont ces victoires - qui sont toujours des victoires sur soi - qui font connaître à l'homme le vrai bonheur. Nous voyons bien là comment les Propos sur le bonheur se rattachent à toute la philosophie d'Alain, qui est une philosophie de l'homme libre. L'homme est un être qui peut et qui doit se conduire, c'est-à-dire qui ne doit pas être esclave de ses rêves ou des préjugés, ni de ses instincts et de ses passions. Et c'est précisément quand il se conduit librement qu'il est heureux. Le courage, qui est la vertu même, est la condition du bonheur.

Mais qu'il n'y ait pas de bonheur sans courage, cela ne signifie pas qu'il suffise d'être courageux pour être heureux. Alain savait bien, nous l'avons vu, qu'aucun homme n'est à l'abri de malheurs bien réels, contre lesquels la philosophie ne peut pas grand chose. Quand il écrivait, dans un Propos du 29 mai 1909 (P.N. III, XXVI) : «Comme la fraise a goût de fraise, ainsi la vie a goût de bonheur», il ne voulait pas dire que toute vie est nécessairement heureuse, mais que vivre vraiment, c'est être heureux de vivre. On sait qu'il avait écrit ce Propos à l'occasion d'un suicide et que, sur ce sujet, il reprend toujours l'idée spinoziste selon laquelle on ne meurt jamais que par des causes extérieures. Le bonheur de vivre est inhérent à la vie en tant que telle, et s'il existe des circonstances qui nous empêchent de le goûter, il dépend du moins de nous de ne pas le gâcher dans l'ordinaire de notre existence. L'ambition des Propos sur le bonheur est de nous y aider.

La modestie de cette ambition explique sans doute, en partie, le dédain dans lequel on tient parfois l'ouvrage. Ceux qui font profession de philosophie, notamment, peuvent être déçus par la simplicité et l'aspect souvent terre-à-terre de ces Propos. Cela ne vole pas haut, comme on dit. Mais Alain ne tenait pas spécialement à passer par dessus la tête de ses lecteurs. Les lecteurs de La Dépêche de Rouen et de Normandie ne connaissaient sans doute guère l'angoisse métaphysique, et c'est pour eux qu'Alain écrit d'abord ces Propos, comme Descartes avait écrit le Discours de la méthode en français, afin que «les femmes mêmes» selon ses propres termes, y «pussent entendre quelque chose» (Lettre au Père Varier, 22 février 1638). La modestie de l'ambition traduit ici une certaine idée de la philosophie, qu'Alain, pas plus que Descartes, ne considérait comme chasse gardée de quelques spécialistes.

Une autre raison, peut-être, explique encore certaines réticences à l'égard de ces Propos sur le bonheur. C'est qu'au fond, les conseils qu'Alain donne pour « régler les désirs, les ambitions, les craintes et les regrets » - ce qui est, à ses yeux, le but de la philosophie (*81 chapitres*, in P.S., p. 1072) -, ces conseils sont en principe assez faciles à suivre. Mais il est assez rare qu'on les suive, et on ne peut pas ne pas en avoir un peu honte. En ce sens, les Propos sur le bonheur « dérangent ». Il est vrai que tout Alain « dérange ». Seulement ici, il n'est pas question d'idées ou de systèmes, mais de la vie quotidienne, et c'est un domaine dans lequel il est particulièrement désagréable d'être « dérangé ». On a du mal à apprécier un livre dont la lecture nous donne plus ou moins mauvaise conscience, en nous rappelant toutes les petites défaillances - peur, envie, vanité, impolitesse, colère, etc. - que, jour après jour, nous n'avons pas su surmonter.

J'ai parfaitement conscience de ne rien avoir dit qui ne fût bien connu, mais j'ai essayé de montrer que l'on pouvait considérer que les *Propos sur le bonheur* n'étaient pas une œuvre négligeable d'Alain et qu'on pouvait se féliciter de leur succès. Et puisque nous approchons d'une nouvelle année, je me permets de vous souhaiter, conformément à leur leçon, beaucoup de bonheur très ordinaire.

2. INTERVENTION DE ROBERT BOURGNE

Les *Propos sur le bonheur* ne sont pas seulement l'expression la plus populaire de l'humanisme d'Alain, mais ils développent un article socratique essentiel à la doctrine philosophique, que retient et perpétue Alain, à savoir que la sagesse doit nous intéresser à notre propre bonheur. Il est vrai que le style résolu de ces Propos ne laisse guère soupçonner les détours de la réflexion en ses fondements. Ainsi pour comprendre l'énergique apologie qu'en fait ici Georges Pascal, il faut rappeler par quels malentendus et altérations un livre qui s'est rendu si souvent secourable au lecteur a pu discréditer philosophiquement son auteur, et comprendre pourquoi son encombrante notoriété a pu gêner de bons lecteurs et des admirateurs d'Alain. Pour provoquer l'altération, il suffira de forcer le trait en moralisant, et on obtiendra le manuel boy-scout de la bonne humeur à tout prix, ou le traité du bricolage des petits ennuis, ou encore, sourire à l'étagère, l'art d'être joyeux quand on a de bonnes raisons d'être triste. Certes ce serait là un art - ou une cuisine ? - bien suspect, car qui n'y verrait l'art de se mentir pour ne pas faire face à la réalité, ou plus brutalement le refus, sous couvert de sagesse, d'affronter la vérité quand cette vérité est cruelle au point de nous désespérer de notre condition humaine. Sagesse d'autant plus dérisoire, que ce pragmatisme du petit bonheur individuel n'aurait pas même l'alibi de mettre le mensonge au service d'une grande cause.

Un tel soupçon, si mal fondé soit-il, a nourri une hostilité, latente ou déclarée, et détourné bien des esprits aiguisés, à qui il manquait sans doute d'être naïfs et qui assimilaient volontiers les propos que tient Alain sur le bonheur au prêche que le sage tient dans les « chaînes de la vertu » à la première partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Qu'on ne s'étonne pas s'ils ont été ainsi plus d'une fois renvoyés à la futilité des productions de la Belle Époque et abandonnés à la caducité de l'histoire. Pourquoi mentir ? Pourquoi jouer au jeu de la double vérité, vérité des choses et vérité de l'homme si la vérité de l'homme doit faire écran à la vérité des choses ? Voilà les questions qu'il faut réveiller, sans craindre d'exposer les moutons au loup, si l'on rie veut pas être futile; car à quoi bon retenir un sens que l'on ne sait plus hasarder, et cultiver un esprit qui ne sait plus lancer les dés.

Reconnaissons que de bons esprits que vivifient la critique virile de Mars et l'incrédulité des Entretiens au bord de la mer, qu'attire la profondeur métaphysique des Souvenirs concernant Jules Lagneau, qui admirent la pénétration de sa poétique et se réjouissent à la complexité

symphonique des Idées et les âges ou d'Histoire de mes pensées, puissent résister à l'entraînante bonhomie des Propos sur le bonheur. Ils refusent un parti pris simplificateur qui confirmerait le sens commun dans la placide médiocrité du « mais ne faites donc pas de drame ! »- manière de ne pas se laisser importuner par la protestation des malheureux. Et c'est le point sur lequel il faut répondre. Les *Propos sur le bonheur* sont des airs de flûte légers et conformes à la plus haute musique; le malheur est qu'on en fait des cantiques. Il faut donc trouver le ton et ne pas sortir du genre. Pourquoi est-il essentiel de faire l'éloge de la joie ? Comment en vient-on à rappeler les hommes non au désir mais bien au devoir de cultiver en soi le bonheur ? Et, sans tricher, relevons bien ce que peut avoir de singulier un devoir qui attache chacun à son propre jardin et non au jardin du voisin ni au pré communal, et qui relève les vertus de l'égoïsme. Là-dessus, trois remarques.

Oui, la réflexion sur le bonheur est partie intégrante de la philosophie d'Alain, là-même où en métaphysicien il s'oppose à l'anthropologie du psychologue. Et la vitalité de sa profession d'optimisme contraste avec l'inquiétude, le désenchantement, la révolte qui sont alors le principal ferment social, politique, culturel, autant qu'elle échappe à la gourmandise affairée de la Belle Époque. Profession de foi communicative comme le prouve un succès de librairie qui, traversant près d'un siècle de vagues successives et se diffusant lentement et sûrement dans les pays aux traditions les plus diverses - l'Espagne comme l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, le Japon, etc. -, désigne autre chose qu'un best-seller de la littérature tranquillisante. Il ne suffit pas de parler du bonheur pour se faire écouter. Ajoutons que comme un lac se forme par le ruissellement des eaux, ce recueil s'est formé sans dessein préalable par la seule unité de la doctrine qui sous-tendait des Propos écrits de 1906 à 1924. Il faut donc revenir à la doctrine.

Si le bonheur est affaire quotidienne, la réflexion dont il s'éclaire n'en est pas moins métaphysique. Il ne relève pas d'un art qui lui serait propre, comme d'apprêter les restes de la veille ou de dépanner la machine, d'assaisonner les rancœurs ou d'huiler les rouages grinçants. Bien sûr qu'il faut chercher l'épingle, comme fait la nourrice; mais l'homme n'est pas un éternel nourrisson aux mains des nourrices, et le moyen ne constitue pas une fin. Le procédé ne fait pas la sagesse; le machiniste n'est pas encore le pilote. Mais pour mieux situer le mécanisme, il faut ajouter que le bonheur qui n'est pas un moyen n'est pas non plus une fin. C'est un signe. En cela, le bonheur, dont les atteintes nous font soudain sentir ce que valaient notre prudence, notre courage et notre contentement, est véritablement l'épreuve de la sagesse, quand on entend par sagesse un savoir qui est devenu un instinct raisonné, un amour éclairé, une adhésion intime et profonde à la vie. Si l'esprit doit descendre sur la terre et s'affairer au fond de la Caverne, alors la plus haute raison doit intéresser le bon sens à lui-même, l'éclairer et le purifier en le redressant, et le rendre à ce qu'il poursuit. Ainsi la simplicité apaisante de la parole se montre comme la surface plane d'abîmes liquides sur quoi il faut nous hasarder à conduire notre barque.

C'est par la réflexion que ce vain objet du plus naïf et naturel désir - le bonheur que la sagesse commune sait arracher à la vanité du désir - est enfin rapporté à la plénitude de ce monde et que la vie recouvre le goût qui fait mordre dans le fruit; car la raison n'est autre chose en nous

que le mouvement de nous assimiler la réalité à quoi nous nous opposons, et de nous en réjouir, de même que la volonté est en nous l'action qui se fortifie de la nécessité et se l'approprie, s'exerçant d'abord sans choisir les conditions de son exercice. Si l'on soupçonne que c'est dans et par le bonheur que s'invente cette belle image que nous nommons la nature humaine - figure sensible sous quoi l'existence prend forme dans la paix des pensées -, alors nous soupçonnerons peut-être ce que recouvre le parti d'Alain. Le bonheur serait-il un culte païen qu'il nous appartiendrait de sauver dans la fureur iconoclaste de l'esprit. Ainsi s'annoncerait la religion de l'homme, la dernière des religions et la plus ancienne de toutes, celle d'Aladin.

Il est vrai qu'il y a en toute figure du bonheur une hiérarchie des plaisirs, comme le représentent les images de Platon, que ce soit l'attelage du Phèdre ou le sac de la République dans lequel sont cousus ensemble l'hydre, le lion et le petit homme. Images chères à Alain. Ici s'est traditionnellement installée l'opposition des plaisirs dits supérieurs avec les plaisirs dits inférieurs, redoublée en purs et impurs, célestes et terrestres, corporels et spirituels, etc., comme s'il y avait deux mondes, dirait-on; mais il n'y a qu'un monde, et sous cette dualité mythologique, on ne retrouve jamais que l'opposition entre des plaisirs passifs ou subis, en quoi se traduit l'action du monde extérieur sur nous (ou du tout sur la partie), et des plaisirs actifs par quoi s'exprime la puissance propre à notre nature, autant qu'elle s'affirme et se fortifie. Et il faut ajouter que les uns ne sont jamais séparables des autres, en sorte que puissance et impuissance sont toujours en nous liées et mêlées, comme le sont nos vices et nos vertus, et que la force des uns fait la force des autres. Notre capacité de nous réjouir se mesure à notre aptitude à nous affliger. On ne peut donc pas se contenter de dire que la joie est le contraire de la tristesse. Le mal n'est pas dans la tristesse mais dans l'impuissance dont elle se nourrit.

C'est ce que met en évidence l'analyse du mécanisme des passions, qui découvre un esclave sans maître. L'objectif de cette analyse n'est pas seulement de décrire, il est stratégique ; il s'agit d'exorciser la mimique pathétique qui nous fait prisonniers de nos propres émotions. En refusant de croire l'émotion, c'est-à-dire d'interroger les signes et de faire de la convulsion un oracle, on est nécessairement conduit à soutenir que le sens vient de la pensée et non du corps ; mais il n'en résulte point que le corps et l'esprit doivent être conçus comme séparés. Alain dira avec les stoïciens, qui ne séparent pas, que la passion est jugement, mais il dira aussi bien avec Descartes, qui sépare, qu'elle est une pensée confuse, une émotion dont l'âme se croit la source alors qu'elle résulte de l'agitation corporelle qui la suscite et l'entretient. Le fait de rabattre l'élan passionnel à un tumulte musculaire et viscéral ne vide pas la passion de tout sens, mais lui refuse que ce sens soit celui sous lequel elle s'empare de l'âme, c'est-à-dire notre propre impuissance. Un tel refus oppose donc l'âme à elle-même, et non l'âme au corps. C'est dans l'âme que le poing tendu, la mâchoire crispée, la voix que sa violence étrangle font colère, haine, fureur; et l'appropriation ou le rejet font encore sens autant que la pensée reste le pouvoir de le désavouer. C'est donc négativement que le sens relève de la pensée ; positivement il ne se détermine qu'en épousant un contenu, en coïncidant avec une situation, en s'incarnant dans une attitude corporelle. La colère suscitée par la peur engendre le courage qui surmonte la colère : les gestes sont réciproquement des pensées et les pensées des gestes.

Tout est dialectique ici et se meut par la contradiction, précisément parce qu'il n'y a pas deux réalités en l'homme mais une réalité dont l'unité se défait et se refait, et n'en finit pas de se conquérir et de se perdre. Dans ce combat, où le vainqueur est le vaincu, le vaincu est le vainqueur, une vérité qui appartiendrait à l'esprit n'a pas à triompher d'une erreur qui relèverait du corps. Tout en ce composé est vrai. Comment se fierait-on à son jugement si l'on ne peut se fier à ses yeux, à ses mains, à toute cette machine corporelle, seul siège de notre assurance. L'innocence du corps est donc le corrélat de la fière souveraineté à quoi prétend l'âme. Pas de sentiment, pas de volonté sans confiance dans la nature, pas de confiance dans la nature sans l'innocence de l'existence. Dire que l'existence est sans faute, renvoie toute faute à nous-mêmes; qu'on ne voie pourtant pas là le retour d'une culpabilité mortifiante. Il s'agit d'une revendication de puissance, il s'agit de se délivrer du fatalisme, qui soumet tout ce qui arrive, et jusqu'à nos fautes, à une loi extérieure et invincible. Or sous l'idée que la seule faute est de nier sa liberté - c'est-à-dire de faire nature de sa propre impuissance - la mauvaise conscience est dissoute; car la seule faute est précisément de s'attacher à ses fautes. C'est de sa propre puissance qu'il faut entretenir l'homme. Il est vrai que cette certitude ne repose que sur l'action; mais il n'est pas vrai que l'action s'entretienne dans l'homme sans qu'il ait à cultiver la naturelle confiance qui fera la solidité du sol sous ses pas. «Terre trouble et mêlée à l'algue, porte moi, porte doucement moi... », chante la Parque. Ici, en effet, s'élève ce chant du monde, chant mêlé et incrédule comme le rire et les larmes dans les replis de la conscience heureuse. Telle incantation, forte d'elle-même, est pieuse de tourner vers toutes choses un inépuisable amour de la vie. Car l'intime et véracé devoir d'être heureux exige avant tout que l'on ne fasse pas semblant de jouir d'un bonheur que l'on n'éprouve pas.

Robert Bourgne

3. LETTRE DE JEAN PÉRUCAUD

C'est un pari difficile en apparence que de parler des *Propos sur le bonheur*, livre conseillé souvent comme le plus facile, assez proche des *Essais*, se référant, semble-t-il, au seul bon sens, ne renvoyant à aucun système. Il suffit de croire que le monde des objets existe, que nous vivons par un corps toujours présent et constamment modifié par les objets, que nous avons, que nous sommes une âme au sens le plus ordinaire : conscience et réflexion, et volonté aussi, comme disent tous les moralistes au sens français du terme, Montaigne ou La Bruyère, Vauvenargues - hommes sans passion, sachant conseiller, donnant quelques recettes pour éviter les petits malheurs ou embarras quotidiens -, moralisant après jeunesse passée, ayant évité grande souffrance et grave blessure, ou les ayant surmontées.

On peut lire ces Propos sans deviner que l'auteur illustre constamment une théorie de l'imagination qu'il a tenté de systématiser en d'autres oeuvres. Les plus critiques y verront une naïveté dans le fait qu'on peut guérir de toute passion en rusant avec les mouvements du corps, en les orientant ou manoeuvrant comme le pilote, par des gestes prudents, garde la maîtrise du navire. Or Descartes l'a dit : l'âme n'est pas dans le corps comme le pilote dans son navire. Elle n'est pas séparée, mais elle est présente dans tout le corps et hors du corps, comme sait bien le montrer Alain.

Ainsi, il faudrait dire que ces Propos ne constituent pas un manuel de philosophie ; ils composeraient un manuel de morale pratique, comme on les rédigeait jadis, à la fin du XIXe siècle, au début de notre siècle, pour les écoles primaires ou les Écoles normales d'instituteurs. On s'adressait à des hommes, ou à de jeunes hommes ayant acquis déjà (par leur milieu, les exemples, l'éducation, et une discipline constante) une sorte de contrôle d'eux-mêmes. On avait pour fin de maintenir cette sagesse, déjà reconnue par le disciple comme désirable. Mais ces Propos n'apporteraient pas la révélation à l'ignorant, aux passionnés, aux aventuriers qui jugeraient bonnes leurs passions ou leurs dérives aventureuses.

Alain le dit d'ailleurs, ou le laisse entendre expressément. Il n'écrit pas ici pour les malheureux écrasés par les malheurs. Mais en quelques Propos, surtout vers la fin, il n'est plus question seulement de la vie quotidienne, de l'homme ordinaire accomplissant son métier sans trop d'inquiétudes, Alain parle de l'homme devant l'avenir imprévisible, de l'homme inventeur et aventureux, qui doit essayer « la buée des passions ».

Ici apparaît un autre thème, et un autre sens du mot passion, ou mieux : Alain n'entend guère par passion la tentative très aventureuse en effet de construire une oeuvre, d'atteindre malgré tous les obstacles un objet rêvé, de découvrir l'issue par laquelle se délivrer d'une vie médiocre. Passion, ici, ce sont toutes les circonstances et croyances qui nous jettent dans le désordre, dans l'incapacité de choisir et de juger. En ce sens, l'entêtement, le désir d'atteindre à tout prix un but impossible produisent souffrance, désordre, désespoir, aveuglement.

Apparaît ici en filigrane la morale d'Alain et ce qu'il entendrait par Bien. On peut croire que le Bien, c'est le bonheur. Mais comment définir le bonheur? Il consiste à effacer l'inquiétude, les moments d'irrésolution. En ce sens, d'ailleurs, Alain revient parfois au sens traditionnel (non cartésien cependant) de passion : l'ambition est une passion qui nous jette en avant, dessine les chemins, découvre les ruses par lesquelles tourner l'obstacle. Mais à l'ambition et aux démarches humiliantes auxquelles elle incline souvent, il préfère l'attention aux choses et aux gens, aux effets et aux causes. L'attention aux choses nous jette aussi dans l'action qui nous délivre.

Mais on trouve mieux : une description de l'action libre, non point une définition de la liberté. Ne pas la chercher dans l'hésitation et l'examen des partis à prendre. L'événement, les forces que nous ne savons toutes prévoir déferont, effaceront notre examen, nous pousseront vers des routes dont nous ne savons où elles mènent. Ou mieux, nous savons par l'attention aux choses quelles sont les fins prochaines, quels dangers nous menacent. Nous changeons alors le

sens du mouvement par la connaissance qui se forme, et change au cours de l'action. Nous sauverons ainsi ce que nous pouvons, ou devons sauver, - ce jugement, notre pouvoir d'examen, et notre puissance -, c'est-à-dire notre bonheur. Celui-ci n'est rien, il n'est pas un état, il est l'action qui trace les chemins, puis le repos nécessaire, et enfin le réveil.

Tout cela est enveloppé, caché parfois au lecteur ordinaire qui ne voit ici qu'un traité de politesse, ou de savoir-vivre, comme dit Alain lui-même. « C'est toujours par trop d'esprit que l'on souffre de peur », écrit-il. Mais c'est ici trop dire ou mal dire : avoir de l'esprit, et de la présence d'esprit, prendre conscience des hommes et du monde, c'est reconnaître cette nécessité d'agir avant d'avoir tout examiné. Et peut-être le lecteur bronchera sur quelques phrases que beaucoup ne liront pas, comme celle du chapitre ou Propos 78 : « *On ne verra rien d'autre en une théorie [...] que des erreurs définies et jurées. Toute la force de l'esprit dans ce jeu est de ne jamais croire qu'il constate, alors qu'il a seulement décidé. Là se trouve le secret d'être toujours assuré sans jamais rien croire...* » Phrases qui soulèvent le problème de la science, de la vérité, et qui décident de leur nature. Elles prolongent la maxime essentielle : *penser, c'est vouloir*. Le Souverain Bien, ou le bonheur n'est autre que la pensée qui se connaît et reconnaît le monde, les pouvoirs de l'homme, leurs limites variables, les prudences et les audaces nécessaires, par son exercice et les mouvements que son exercice dessine, inscrit dans le monde à partir du corps.

Jean Pérucaud